

Fourniret, tueur pour un trésor



Michel Fourniret arrive à la cour d'assises des Ardennes, le 15 avril. (Reuters)

En 2004, Michel Fourniret avoue avoir tué Farida Hammiche, femme de son compagnon de cellule. Un mois avant le meurtre, ils avaient exhumé une caisse pleine d'or.

PATRICIA TOURANCHEAU

QUOTIDIEN : mardi 6 mai 2008

Disparue corps et biens, Farida Hammiche. Elle avait 28 ans. Elle était femme de braqueur. Le 12 avril 1988, elle a été trucidée pour un trésor par Michel Fourniret, le pote de détention de son mari. Il a fini par l'avouer seize ans plus tard, mais n'a pas révélé l'endroit où il l'avait enterrée. Il n'est même pas jugé pour ce crime déclaré prescrit, alors qu'il endosse des meurtres antérieurs. Au procès Fourniret, devant la cour d'assises des Ardennes, la journée du 14 mai sera consacrée à Farida, avec sa sœur et son mari, mais uniquement dans le cadre de l'examen de personnalité des accusés. Comme si la mort de Farida Hammiche était passée par pertes et profits.

Fille d'ouvrier algérien de la cité Balzac à Vitry-sur-Seine, la jeune femme aux boucles brunes et au sourire lumineux avait scellé son destin à celui de Jean-Pierre Hellegouarch, un Breton né à Pontivy en 1943, devenu

chaudronnier et surtout voyou, d'extrême gauche. En 1965, une attaque à main armée dans l'Espagne franquiste, jugée «politique», lui avait valu une condamnation à la peine de mort, commuée en quarante ans de prison. Evadé en juillet 1979 du pénitencier de Burgos en compagnie de militants basques, Hellegouarch prend une fausse identité et trouve un point de chute dans le Val-de-Marne. Il rencontre Farida Hammiche et le couple s'installe à Vitry-sur-Seine.

Au début des années 80, le Breton procure des armes à ses amis basques, en vend également à des militants d'Action directe, continue les hold-up, réceptionne un kilo d'héroïne du Liban et participe avec des anarchistes franco-espagnols à un trafic de faux voyageurs chèque pour escroquer la City Bank américaine.

IMBECILE HEUREUX

Emprisonné à Fleury-Mérogis en 1984, Jean-Pierre Hellegouarch partage sa cellule avec un certain Michel Fourniret, un type taciturne et «assez plat» qui lit et écrit «dans son coin», un «ingénieur» qui «disait avoir mis au point une machine pour la cordonnerie» (1) : «C'était plutôt un autodidacte qu'un intellectuel.» Fourniret, que sa deuxième épouse a «abandonné», lorgne les photographies de la belle Farida qui tapissent le mur de son voisin. Hellegouarch croit que son codétenu a été enfermé pour un unique «attentat à la pudeur sur la région de Versailles». Il s'agit en réalité de treize agressions sexuelles de jeunes filles. «Il a eu des conflits avec d'autres détenus car il était là pour mœurs», rapporte le braqueur Hellegouarch qui protège le «pointeur» : «Les menaces ont stoppé. A partir de là, Fourniret a marqué une sorte de reconnaissance, un peu servile, et puis a collé à mes talons.»

Jugé à Evry en juin 1987, Fourniret annonce à Hellegouarch qu'il va sortir et qu'il «a connu une femme». Après sa libération le 22 octobre 1987, Fourniret débarque à l'improviste devant la porte de Fleury-Mérogis, un jour de parloir, pour attendre Farida. Il lui dit qu'il connaît son homme, lui donne son numéro de téléphone et son adresse dans l'Yonne. Puis vient la voir de temps en temps, accompagné de Monique Olivier. Hellegouarch le sait et n'y voit rien de mal : «Pour moi Fourniret était un imbécile heureux qui s'accrochait à moi comme à une bouée de sauvetage.» En mars 1988, Hellegouarch apprend de la bouche d'un codétenu italien, Gian Luigi Esposito, qu'un trésor en lingots et pièces d'or a été caché dans un cimetière du Val-d'Oise. «Par défaut, Fourniret traînant dans mes pattes, j'ai pensé qu'il pourrait aller récupérer le magot, car il me semblait inoffensif et de plus, il avait des mains de jardinier», explique Hellegouarch, qui en cause à Farida : «Elle a été d'accord, car nous ne considérons pas Fourniret comme un délinquant mais comme un type normal qui a dérapé.»

Une aubaine pour un Fourniret sans le sou qui accepte la proposition de Farida Hellegouarch en échange de «500 000 francs». Les voilà qui partent à trois de nuit en expédition dans le cimetière de Fontenay-en-Parisis (Val-d'Oise). Farida et Michel creusent la jardinière à l'arrière de la tombe de Louis Gloriand et découvrent «une caisse à outil en métal». «Quand nous récupérons l'or caché, on était comme frère et sœur», dira Fourniret. Ils se fichent pas mal de l'origine des fonds. Jusqu'aux révélations de *Libération* le 24 juillet 2004, ils ignorent que ces «34 lingots et ces milliers de pièces d'or» constituent le trésor de guerre du gang des Postiches. Ce gang, qui a écumé les banques à Paris de 1981 à 1986, a eu le tort d'enterrer là son magot sous les yeux d'Esposito. Celui-ci s'était évadé en hélicoptère de la prison de Rome avec André Bellaïche, le cerveau de la bande.

Riches désormais, Farida et le couple Fourniret filent à Vitry-sur-Seine chez les Hellegouarch. Bon bricoleur, Michel Fourniret «aménage une cache au-dessus de la porte des WC» pour entreposer les lingots et enfourne les pièces dans des tubes en PVC. Il touche sa commission d'un demi-million de francs et repart dans l'Yonne avec son épouse enceinte. «Sans travail et en état d'impécuniosité relative», Fourniret finit par se raviser : «J'ai décidé de m'approprier cet or... Il y avait de quoi faire face au besoin. L'idée s'est imposée à moi.»

Quatre semaines après l'exhumation de l'or, le 12 avril 1988, Michel Fourniret demande à Farida de l'aider à «chercher des armes dissimulées en forêt de Rambouillet». Arrivé à Clairefontaine (Yvelines), en face de son ancienne maison, route de Paincourt, dans une carrière de sable, l'Ardennais transperce Farida avec une baïonnette et puis l'étrangle. Il enterre son corps plus loin, «pas trop profondément». Il file chez les Hellegouarch avec Monique Olivier, rafle des lingots et pièces d'or, mais pas tout.

Il a un plan. «Un stock réduit de moitié laisserait supposer que Farida pouvait avoir été victime de l'indélicatesse d'un homme de rencontre», expliquera Fourniret. Il laisse dans la trappe au-dessus des toilettes 300 000 francs que Jean-Pierre Hellegouarch découvrira une fois libéré : «Il a tout fait pour faire croire que Farida était partie avec une grande partie de l'argent. Un voleur aurait tout pris», dira le braqueur. Fourniret abandonne la Fiat Uno de Farida sur le parking d'Orly et participe aux recherches avec les sœurs Hammiche. Pour brouiller encore les pistes, Monique Olivier téléphone à deux reprises à la prison en se faisant passer pour Farida Hellegouarch et réclamer des parloirs en son nom. Des parloirs fantômes. Quand leur fils Sélim naît en septembre 1988, les Fourniret lui donnent même Jean-Pierre Hellegouarch comme parrain.

Après sa libération fin 1988, Hellegouarch revoit Fourniret : «Complètement mielleux, il participe à mon malheur, insinuant que Farida a pu partir avec quelqu'un d'autre, que la tentation a été trop forte.» Pour en avoir le cœur net, le braqueur débarque un jour chez Fourniret installé dans une masure à Floing (Ardennes) pour jauger «s'il y avait un mieux financier» mais «là, quand je les ai vus, c'étaient les Thénardier avec leur gosse, des pauvres, des vrais pauvres». Hellegouarch coupe les cheveux de Fourniret, vraiment dans la dèche, passe la nuit dans la caravane au fond du jardin, et conduit le matin son ancien codétenu «dans un atelier de

mécanique, aux aurores, dans le brouillard, quelque chose à casser le moral». Hellegouarch n'a plus aucun doute, jusqu'à son interrogatoire par la brigade criminelle de Paris, en 1990. «*Les enquêteurs évoquent Fourniret comme étant propriétaire d'un château. Ça fait tilt en moi et je me dis, ça y est, les jeux sont faits.*» Il fonce dans les Ardennes et déniche ce château du «Sautou» que les Fourniret ont en effet payé cash 1,2 million de francs à un notaire véreux. Hellegouarch est bien décidé à «*fumer*» (tuer) l'assassin de sa femme. Fourniret s'enfuit à bord de son break blanc, Hellegouarch tire mais le rate, le poursuit puis le perd. Il revient au château, casse une fenêtre à coup de crosse, puis menace Monique Olivier, qui se met «*à pleurnicher et à se lamenter*». Il la bouscule, fouille le château, ramasse les fusils, emporte une chaîne hi-fi : «*Je lui ai demandé qu'elle me téléphone pour me dire où il était. Je n'ai jamais reçu d'appel.*» Rattrapés par le mari braqueur et par un redressement fiscal, les Fourniret quittent dare-dare le château et se réfugient en Belgique, à Sart-Custinne. «*Je suis retourné [au Sautou] à deux ou trois reprises mais il n'y avait plus personne*», dira Hellegouarch qui replonge pour deux ans. «*Je n'avais pas de moyen pour les retrouver.*» Emprisonné pour trafic de stupéfiants en 1998, Hellegouarch saisit enfin le procureur de Créteil de la disparition de Farida et apprend que Fourniret est en Belgique. Toujours à l'ombre, Hellegouarch n'aura pas l'occasion de venger la mort de sa femme, rendue publique par les aveux du couple Fourniret, en juillet 2004.

«LACHE ET PLEUTRE»

Les policiers ont l'intuition que le couple Fourniret n'a pas tout dit sur l'assassinat de Farida Hammiche. Ainsi, lors de la reconstitution du meurtre de Fabienne Leroy, Michel Fourniret qui vient d'être contredit par sa femme, lui lance tout à trac : «*Est-ce que tu veux que je dise comment ça s'est réellement passé pour Farida ?*» Selon un enquêteur de Reims, Monique Olivier pique alors du nez, regarde le bout de ses chaussures, «*gênée*» et ne moufte plus : «*Ça s'arrête immédiatement alors que nous, on était tous à l'affût. A mon avis, il s'est passé quelque chose entre eux pour Farida, et ce n'est pas l'histoire qu'ils nous ont servie.*» Au procès, le 7 avril 2008, l'avocat Gérard Chemla a voulu en savoir plus : «*Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?*» demande M^e Chemla. «*Vous seriez déçu*», rétorque l'accusé. Dupé, trompé, par un «*être rusé, dépourvu de scrupules, autocentré, lâche et pleutre*», Jean-Pierre Hellegouarch reste persuadé que ce n'est pas l'appât du gain qui a poussé Michel Fourniret à assassiner sa compagne mais «*ses pulsions sexuelles*» : «*Je suis quasiment sûr que Fourniret ne veut pas indiquer l'endroit où il a enterré Farida parce qu'il craint que l'on découvre quelque chose de plus comme des sévices sexuels.*» De tels soupçons irritent Fourniret : «*C'est dégueulasse de penser ça* », coupe-t-il, lors de son interrogatoire, «*mon unique but était un transfert de propriété*». Il n'a pas hésité à tuer la femme de son pote car «*l'amitié est une chose, les affaires en sont une autre.*» Les Fourniret ont passé quinze années de carrière criminelle assis sur ce tas de pièces d'or qu'ils appelaient les «*Bruno*» ou «*les petits*» et qu'ils couvaient plus sûrement que leur fils Sélim. Il restait pour 25 000 euros de «*petits*» enterrés dans une lessiveuse, au pied d'un arbre, en Belgique. Le monde des Fourniret s'apparente à un cimetière où la tombe de Farida reste inconnue.

(1) Déposition de Jean-Pierre Hellegouarch le 15 février 2005 au lieutenant de la direction centrale de la police judiciaire, Corinne Sodreau.